

La déferlante des étudiants français à Séoul

Séduits entre autres par le succès mondial de la K-pop, les jeunes apprécient le quotidien fonctionnel sud-coréen

REPORTAGE

SÉOUL - envoyé spécial

Yasmine Hadouzi, 21 ans, a réalisé son rêve d'enfant. Intriguée depuis toute petite «*par les cultures d'Asie de l'Est et notamment par la langue coréenne*», l'étudiante à l'Isuga Business School à Quimper, école de commerce spécialisée sur le marché asiatique, effectue un semestre à l'université Hongik, où elle étudie le coréen et le cinéma : «*C'est une réelle chance d'être dans ce pays et de vivre toutes les expériences que la Corée a à offrir.*»

Comme elle, 2438 étudiants français séjournaient fin avril en Corée du Sud, contre 1737 en 2024. La déferlante rajeunit la communauté française : 49 % de ses membres ont moins de 30 ans. Elle témoigne du succès d'un pays longtemps dans l'ombre du Japon, voire de la Chine. La Corée du Sud séduit par sa culture et son dynamisme. Elle offre une expérience globalement positive, même si certaines réalités et différences culturelles peuvent surprendre.

Cette perception ressort des échanges que *Le Monde* a pu avoir avec une vingtaine d'étudiants en Corée ou qui y sont passés. D'horizons variés, Paris, Bordeaux ou Quimper, il s'agit très majoritairement de jeunes femmes initialement séduites par la K-pop ou par les K-dramas. Leur cursus va du commerce à la communication, en passant par le design et les arts. Pour ces entretiens, certains ont refusé que leur nom soit mentionné.

« Identité artistique »

Comme Yasmine Hadouzi, la plupart étudient à l'université Hongik, au cœur d'un quartier de Séoul réputé pour sa vie nocturne. Beaucoup sont venus à la Corée du Sud par la culture populaire. «*Je l'ai découverte en 2020, pendant le confinement. C'était une vraie bulle d'évasion dans cette période un peu spéciale. J'écoute beaucoup de groupes de K-pop, avec une préférence pour [le boys band] Stray Kids*», explique Candice Chatillon, 20 ans, venue de Lille pour étudier le coréen et la communication visuelle. «*A la différence des séries américaine très crues, les K-dramas me sont apparus beaucoup plus doux et moins vulgaires*», ajoute Erika Da Silva, 21 ans, étudiante en coréen à Hongik, pour qui «*étudier en Corée voulait dire être en immersion totale*».

«*Je souhaitais découvrir un environnement artistique hors d'Europe et de son influence culturelle. La Corée s'est progressivement imposée comme mon premier choix. Elle a traversé de nombreuses périodes historiques, invasions et influences extérieures, qui ont contribué au développement d'une identité artistique très particulière*», explique Hugo Palard, 21 ans, étudiant en arts et aspirant plasticien inspiré par la Sud-Coréenne Mire Lee et par le Britannique Damien Hirst.

Sur place, la totalité des étudiants apprécient la sécurité. «*Je n'ai pas été inquiétée une seule fois dans le métro ou dans la rue. Il faut être vigilant, surtout le soir, mais je me sens plus en confiance qu'en France*», savoure Amaia, 20 ans, qui fait des études de design graphique à Hongik. Autre point positif : les transports «*très développés, accessibles, confortables, ponctuels et relativement peu chers*», souligne Maiwenn Corbel, 23 ans, qui étudie le commerce international tout en apprenant le coréen.

L'étudiante est par ailleurs agréablement surprise par «*la ra-*

« Il faut être vigilant, surtout le soir, mais je me sens plus en confiance qu'en France », savoure Amaia, 20 ans

pidité et l'efficacité du système de santé coréen. Même pour de petites consultations ou des examens, tout semble très organisé et accessible ». Beaucoup sont séduits par les supérettes de proximité ouvertes 24 heures sur 24 et présentes à chaque coin de rue. De manière conjoncturelle, la faiblesse du won face à l'euro leur permet de réduire les dépenses, d'alimentation notamment.

Facile à vivre, la société sud-coréenne a ses parts d'ombre, une administration parfois compliquée et une étiquette dont il faut maîtriser les codes. Lola Plantard, 23 ans, étudiante à l'école supé-

rieure des arts appliqués Duperré, à Paris, déplore des habitudes «*marquées par le confucianisme*» qui lui semblent «*dater d'un autre temps : beaucoup de sexisme, de hiérarchie, de non-respect de la santé mentale, de l'écologie, du végétarisme...*». Elle se dit «*très surprise de découvrir ici une si forte obsession pour l'apparence : chirurgie, critères de beauté très différents et exigeants, notamment vis-à-vis du maquillage, des cosmétiques, des vêtements*».

Cela «*crée une certaine pression, avec l'impression qu'il faut toujours chercher à être "plus beau"*», renchérit Morgane, qui étudie le coréen à Hongik. Certains évoquent un racisme latent, un refus de se mélanger au point que, dans certains concerts de K-pop, les Coréens sont séparés des étrangers. Alyssia, 28 ans, qui a étudié à l'université de Corée, évoque un club de danse de K-pop qui était interdit aux étrangers, «*sauf aux Japonais ou Chinois qui pouvaient passer pour des Coréens*».

Rencontrer des Coréens peut également être compliqué. Beaucoup les jugent timides, même si

les interactions sont in fine positives. Certains peuvent se montrer attentionnés en soirée envers les femmes, mais peuvent juste vouloir assouvir le fantasme de «*monter une jument blanche*», pour reprendre une expression locale. Les cas d'usage de drogue du viol ne sont pas rares. Les codes de séduction sont, du reste, différents. Poser une main sur l'épaule d'une jeune femme en boîte de nuit peut conduire au poste de police pour harcèlement.

Complexités administratives

D'autres réalités peuvent choquer. Jeanne Rousseau, étudiante à l'Isuga, a effectué plusieurs séjours en Corée. Le premier était à Pocheon, ville-dortoir du nord-est de Séoul, où se trouve le campus de l'université Daejin. «*Après une semaine à Séoul, je m'étais habituée à un niveau de modernité assez élevé. Pocheon est moins facile à appréhender, les rues sont abimées et les trottoirs, inégaux. Je ne m'étais pas préparée à une telle disparité avec la capitale*». Malgré plusieurs séjours et un attachement à la Corée, l'étu-

Le pays a ses parts d'ombre, une étiquette dont il faut maîtriser les codes

diant en commerce international déplore aussi «*la culture du travail coréenne – la hiérarchie très verticale, les heures supplémentaires considérées comme une évidence*». Elle en a tiré un principe : «*Travailler avec la Corée, oui, mais comme les Coréens, non.*»

Faire aboutir un projet professionnel se heurte à des complexités administratives dans un pays aux règles migratoires strictes et où les entreprises, pourtant en grand besoin de main-d'œuvre, privilégient les natifs anglophones. Les difficultés découlent aussi de la différence entre les attentes et la réalité de l'expérience vécue. Des universités vantent des enseignements en anglais qui, en fait, se font en coréen. Les restrictions du droit de travailler avec un visa étudiant, mais aussi les difficultés d'intégration et un sentiment d'isolement peuvent affecter la santé mentale. Le service consulaire français propose d'ailleurs à ses ressortissants les services d'un psychiatre francophone.

«*Parfois fantasmée, la Corée du Sud est souvent perçue comme cool dans une France qui aime se frotter à l'altérité. Pour certains jeunes, partir est un moyen de rompre avec des situations difficiles, de discrimination par exemple et de devenir agent de son propre destin. La réalité n'est pas si simple. Il faut venir avec un projet, pas avec des fantasmes. L'échec d'une expatriation peut être difficile à assumer*», souligne Benjamin Joinau, anthropologue et enseignant à l'université Hongik.

Malgré cela, les expériences restent globalement positives et les deux pays souhaitent développer les échanges. A l'occasion de la visite, début avril, d'Emmanuel Macron, ils sont convenus de porter de 30 à 35 ans l'âge maximal pour les visas vacances-travail, idéaux pour une première expérience. Le nombre d'heures de travail autorisées dans ce cadre, à vingt-cinq par semaine, pourrait être revu à la hausse. ■

PHILIPPE MESMER

L'enseignement supérieur français attire la jeunesse coréenne

S'ils étaient jusqu'à présent attrayants, les frais de scolarité pour les étudiants extracommunautaires vont considérablement augmenter

TÉMOIGNAGES

Hugo, Maupassant, Saint-Exupéry... Jisoo Han, 30 ans, liste les auteurs français qu'elle a tant aimés comme lycéenne à Séoul. «*Puis j'ai voulu lire ces livres dans leur version originale*», se souvient-elle. Quoi de mieux que Paris pour étudier le français et les lettres modernes ? L'université Sorbonne-Paris Nord lui a ouvert ses portes sans difficulté en 2016. En 2018, Sanghyeop Lee, lui, étudie en deuxième année de licence de la filière scientifique de la très sélective université Konkuk, à Séoul. Il veut pousser plus loin son parcours en physique. Rejoindre le magistère de physique fondamentale d'Orsay de l'université Paris-Saclay lui semble alors être le meilleur choix.

Lors de l'année universitaire 2024-2025, ils étaient 2375 étudiants sud-coréens à avoir choisi la France pour suivre un cursus

d'enseignement supérieur, contre 2244 en 2020. L'Hexagone est le 6^e des pays d'accueil des étudiants originaires de Corée du Sud, encore loin derrière le premier, les Etats-Unis, qui en comptait plus de 40 000 en 2023.

Sanghyeop Lee, 31 ans, est aujourd'hui doctorant et termine sa thèse au sein de l'Institut d'optique Graduate School de Paris-Saclay. Le chercheur a choisi la France pour une «*tradition forte en recherche fondamentale*». En posant ses valises en Essonne, le physicien s'est donné les moyens d'être à la pointe dans son domaine. «*J'ai fait le bon choix*», estime-t-il. Gagner en compétence en étudiant en France, c'est également la voie choisie par Siyeon Park, 26 ans, qui termine son cursus en génie mécanique à l'université nationale de science et technologie de Séoul (Seoul-Tech) par un semestre à l'Institut polytechnique des sciences avancées (IPSA), à Ivry-Sur-Seine (Val-

de-Marne). «*J'ai choisi la France parce que je pense que sa technologie en ingénierie aérospatiale fait partie des meilleures au monde, et je voulais apprendre de cette expertise*», témoigne-t-il.

Quota de recrutement

L'appétence que peut susciter l'enseignement supérieur français n'est pas seulement scientifique. Sion Kim est passionné d'art depuis l'enfance. En 2024, il a 18 ans quand il passe le «*suneung*», ou CSAT (College Scholastic Ability Test), un examen national classant d'aptitude universitaire qui valide les acquis de l'enseignement secondaire de tous les jeunes Coréens. Il s'interroge : «*Où pourrais-je apprendre davantage et développer mes projets artistiques ?* » Une réponse s'impose : dans une école d'art française.

Sion Kim est admis à l'Ecole supérieure d'art et de communication (ESAC) de Cambrai (Nord). Actuellement en deuxième an-

née, l'étudiant loue la pédagogie de son établissement : «*En Corée, les enseignements se concentrent sur la technique, ici, le sens et l'histoire personnelle du projet artistique sont mieux pris en compte.*»

En 2023, ils étaient près de 90 000 étudiants coréens à avoir fait le choix d'étudier à l'étranger. L'admission dans les universités coréennes est extrêmement compétitive, fondée principalement sur les résultats du suneung : un classement est constitué dans chaque discipline, et un quota de recrutement est imposé par les meilleurs établissements. «*Pour intégrer la filière scientifique de l'université Konkuk, seuls les candidats figurant dans les 4 % les mieux classés ont été admis*», témoigne Sanghyeop Lee.

C'est après avoir échoué à intégrer l'université Yonsei à Séoul que Jisoo Han postule à l'université Sorbonne-Paris Nord : l'absence de concours d'entrée et les moins de 300 euros de frais de

scolarité représentent une aubaine pour la jeune femme. Qui, avec l'aide de sa famille et quelques jobs de serveuse, peut réunir 1 000 euros par mois pour vivre à Paris. Elle est maintenant diplômée d'un master Métiers culturels du texte et de l'image (MTI) et travaille en France comme interprète. Idem pour Sanghyeop Lee, qui, avant de candidater à Paris-Saclay, s'est renseigné sur les frais de scolarité de l'Imperial College London dans sa spécialité : 40 000 euros par an, contre 300 euros en France. «*Cela a rendu mon choix beaucoup plus simple*», dit en souriant le doctorant. En Corée du Sud, les frais de scolarité pour une université dans une filière scientifique avoisinent les 4 500 euros par semestre.

Pour les étudiants étrangers, la France fait figure d'eldorado. Plus de la moitié (54 %) des Coréens qui s'y installent sont inscrits à l'université, loin devant ceux qui rejoignent une école de commerce

(11 %) ou une école d'ingénieurs (5 %), selon Campus France, agence nationale chargée de la promotion de l'enseignement supérieur français à l'étranger.

En juillet 2025, Philippe Baptiste, ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche, rappelait que l'accueil des étudiants étrangers «*permet à la France de bénéficier d'un vivier d'excellence répondant aux besoins en termes d'emploi (...). D'autre part, il contribue à faire rayonner le système universitaire français à travers le monde*».

Toutefois, neuf mois plus tard, le même ministre a sommé les présidents d'université d'augmenter les droits d'inscription à l'égard des étudiants extracommunautaires, soit 2 895 euros par an en licence (contre 178 euros pour un étudiant français ou originaire de l'Union européenne) et 3 941 euros l'année en master (contre 254 euros). Le décret d'application a été publié le 19 mai. ■

ÉRIC NUNÉS